

Zeitschrift: Zeitschrift für schweizerische Geschichte = Revue d'histoire suisse
Band: 19 (1939)
Heft: 3

Buchbesprechung

Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Besprechungen. — Comptes rendus.

JACOB BURCKHARDT, *Considérations sur l'histoire du monde*. Version française de S. Stelling-Michaud, Paris, librairie Alcan. 1938. VIII et 268 p. in 8°.

Nous sommes heureux de présenter ici l'édition française, dûe à M. Stelling-Michaud, de l'ouvrage célèbre de Jacob Burckhardt: *Weltgeschichtliche Betrachtungen*. On sait que cet ouvrage, publié pour la première fois en 1905 par le neveu de l'auteur, J. Oeri, reproduit les notes que Burckhardt avait rédigées dès 1868 pour un cours intitulé: *Introduction à l'étude de l'histoire*, qu'il professa par deux fois à l'Université de Bâle. L'éditeur y a joint le texte de trois conférences qui furent données à la même époque. Le tout constitue en quelque sorte le testament philosophique du grand humaniste, et nous pensons que notre époque inquiète et tourmentée y trouvera un ample sujet de méditation.

L'idée fondamentale de l'ouvrage est qu'il y a trois facteurs principaux de la civilisation: l'Etat, la religion et la culture. L'Etat et la religion sont les deux éléments stables, qui revêtent une valeur universelle. Quant à la culture, elle représente le mouvement et la liberté.

Caractérisant brièvement chacun de ces trois facteurs, Burckhardt repousse l'idée que l'Etat serait né d'un contrat, comme l'avait pensé Rousseau. L'origine de l'Etat, c'est la violence; mais l'Etat ne devient stable qu'en transformant la violence en force. L'Etat a pour mission d'élever au-dessus des individus la justice des lois. La religion, elle, exprime notre besoin de certitude métaphysique. Elle est le complément surnaturel de l'homme; elle figure tout ce que l'homme ne peut pas se donner à lui-même. Il est impossible de dire ce qui a été le plus important, la création de l'Etat ou la création de la religion. Enfin, le troisième élément, la culture, est la floraison spontanée des productions de l'esprit. La culture modifie l'Etat et la religion, dont elle est la critique perpétuelle. En face de l'Etat et de la religion, elle s'identifie à la société, dans le sens le plus large du mot.

Ces principes une fois posés, l'auteur étudie l'influence exercée par chacun des trois facteurs sur les autres, et cette étude l'amène à présenter une foule d'observations intéressantes. Après quoi, il examine les moments de l'histoire où les transformations s'accomplissent avec une très grande rapidité, les moments de crise. Le chapitre intitulé: *Les crises historiques* est l'un des plus intéressants de l'ouvrage. Dans les crises des grands peuples civilisés, nous constatons un phénomène général: l'un des trois facteurs a

pris une importance démesurée, au détriment des deux autres; les forces comprimées cherchent une issue et la trouvent dans une explosion qui bouleverse l'ordre établi. Certaines crises apparaissent comme inévitables; d'autres, semble-t-il, eussent pu être évitées. Comme exemple des dernières, nous avons la Réforme, et aussi, dans une certaine mesure, la Révolution française. L'auteur estime que pour éviter la formation d'une nouvelle Eglise, opposée à l'Eglise romaine, il eût suffi de réformer le clergé et d'opérer une diminution partielle des biens de l'Eglise. Il eût été plus difficile d'éviter complètement la Révolution française, mais on aurait pu la modérer beaucoup. Reconnaissions, d'ailleurs, que les crises sont nécessaires. La passion, qui s'y déploie, est mère de grandes choses, pourvu qu'il s'agisse de la véritable passion, qui cherche à créer, et non pas seulement à détruire. La crise est une formidable manifestation de la vie, qui élimine les forces périmées et fait surgir des personnalités capables de répondre à l'appel des temps nouveaux.

Ces grandes personnalités historiques, Burckhardt leur consacre des pages, qui sont parmi les meilleures de son ouvrage. Lors des crises et des révolutions, nous dit-il, l'histoire s'incarne dans certains hommes dont la nature intime est un mystère et qui consomment avec leur époque un mariage sacré. Ces hommes n'apparaissent pas au commencement de la crise. Les premiers initiateurs d'une crise ne restent pas longtemps au commandement: très vite, ils sont dépassés par les événements, et pendant qu'ils s'agitent, l'homme prédestiné grandit à l'écart, prêt à s'emparer du mouvement pour le conduire à bonne fin. Ce qui caractérise les grands hommes de l'histoire, c'est leur puissance intellectuelle, par laquelle ils apprécient d'une manière infaillible les causes et les effets, et la force de leur volonté, qui exerce autour d'elle une contrainte magique et rassemble les éléments du monde extérieur comme s'ils avaient toujours fait partie de sa propre nature. Le destin des grands hommes est d'incarner une volonté qui dépasse l'individu, une volonté universelle. C'est pourquoi le grand homme est dispensé d'obéir aux lois ordinaires de la morale. Il apparaît comme l'instrument d'une nécessité qui s'élève au-dessus des règles établies.

L'ouvrage se termine par un chapitre intitulé: *Heur et malheur en histoire*. L'auteur pense que la prétention des individus et des peuples au bonheur n'a qu'une importance accessoire, car la vie de l'humanité forme un tout, et ses oscillations momentanées ne paraissent avoir des hauts et des bas que pour nos faibles sens. On se trompe, d'ailleurs, en pensant que le bonheur réside dans la continuité d'une certaine condition de vie: il consiste, bien plutôt, dans le mouvement. Surtout, on ne doit pas s'imaginer que le bonheur est une sensation positive, car il n'est que l'absence de douleur. (Remarquons ici l'influence de Schopenhauer.) Le mal est un des éléments de l'économie universelle. Assurément, le mal a pu quelquefois engendrer le bien et produire un bonheur relatif; mais il n'en a pas moins été, à l'origine, ce qu'il était, à savoir le mal dans toute l'horreur de sa

nature. Le règne du mal est durable ici-bas. Le mieux que nous puissions faire, dans notre considération des évènements historiques, est de nous affranchir de notre petite perspective individuelle et de nous réfugier dans la joie de la connaissance pure.

Il est remarquable que Burckhardt, en se fondant sur son expérience d'historien, ait prédit l'état actuel de plusieurs grands pays européens. M. Stelling-Michaud cite dans sa préface les lignes suivantes, écrites en 1882: « J'ai compris depuis longtemps que le monde aura bientôt à choisir entre la démocratie totale et un despotisme absolu violent le droit. Mais ce dernier ne sera plus exercé par des dynasties, trop sensibles et humaines, mais par des commandements militaires prétendument républicains. » Burckhardt croyait que l'Europe, tombée sous le règne de l'autorité brutale, serait épuisée par des guerres, et qu'il se formerait une nouvelle sorte d'empire romain, d'où la civilisation renaîtrait sous d'autres formes.

Quoi qu'il en soit de telles prophéties, nous espérons que notre analyse aura pu donner une idée de la richesse de ce livre. A vrai dire, l'intérêt s'attache surtout à la variété des observations particulières, plutôt qu'à une idée directrice saisie avec force et poursuivie dans tous les développements. En effet, les notions fondamentales de l'ouvrage — les notions d'Etat, de religion, de culture — ne sont pas suffisamment élaborées. Quels rapports soutiennent entre eux l'Etat et la religion? On ne nous le dit pas clairement. La culture s'oppose-t-elle vraiment aux deux autres facteurs comme le domaine du mouvement et de la liberté? Est-ce que le mouvement et la liberté ne se trouvent pas aussi dans la religion, pour ne rien dire de l'Etat? Si l'auteur avait mis au premier plan l'idée de liberté, et s'il en avait exprimé le sens profond, son oeuvre serait restée moins fragmentaire. Dira-t-on qu'alors il eût construit une philosophie de l'histoire? Mais justement des considérations sur l'histoire du monde, lorsqu'elles atteignent une certaine profondeur, ne peuvent être qu'une philosophie de l'histoire. C'est faute d'une réflexion philosophique assez poussée que cet ouvrage n'accomplit pas la synthèse que l'on était en droit d'attendre de son illustre auteur.

Genève.

Charles Werner.

P. Dr. Iso MÜLLER, *Geschichte des Abendlandes*. Bd. I. Verlag Benziger, Einsiedeln 1938.

Das vom Verlag gut ausgestattete Werk ersetzt mit dem ersten Band die 1922 vom derzeitigen Abt in Einsiedeln, Dr. Ignaz Staub, herausgegebene «Geschichte des Mittelalters». Der Verfasser sucht ein möglichst von der deutschen Geschichtsschreibung losgelöstes, nach Westen und Süden orientiertes Geschichtsbild des Abendlandes zu schaffen. Für ihn ist die Schweiz in ihrer kulturellen und politischen Vielgestaltigkeit der berufene geistige Raum, Verständnis für das föderalistische Gefüge des Abendlandes zu wecken und abendländische Geschichte zu schreiben. Die schweizerischen Ereignisse seit dem Dreiländerbunde werden deshalb in starkem Maße berücksichtigt

und stehen für das späte Mittelalter oft im Mittelpunkte der Darstellung. Die Entwicklung der großen Staaten wird in zeitlich sehr weit gespannten Längsschnitten geboten. Diese Darstellungsform ermöglicht es, die großen Linien der einzelnen Landesgeschichten scharf herauszuheben, hat aber den nicht zu unterschätzenden Nachteil, daß sich diese Linien bisweilen in störendem Maße überschneiden. So werden die Sarazenen wohl in der spanischen, fränkischen und süditalienischen Geschichte des frühen Mittelalters gestreift, der Islam als solcher aber gelangt erst viel später im Zusammenhang mit den Kreuzzügen zur Behandlung. Die Schlacht bei St. Jakob an der Birs und der Burgunderkrieg werden in den Abschnitt über den Aufstieg der west-europäischen Staaten eingeflochten, deren Entwicklung bis Ende des 15. Jahrhunderts geführt wird, worauf das folgende Kapitel über den Zerfall des deutschen Reiches wieder bis zu den Anfängen der Habsburger und der Eidgenossenschaft zurückgreift und zu Wiederholungen gezwungen ist. Man wird sich fragen, ob eine solche Gruppierung in einem Lehrbuch der Geschichte nicht mehr Verwirrung als Klärung bringt, und ob die Herausarbeitung genetischer Zusammenhänge in scharf umrissenen Querschnitten nicht vorzuziehen wäre. In der Einteilung der Geschichte wird der umstrittene Begriff «Mittelalter» ausgemerzt. Auf das Altertum folgt um das 4. Jahrhundert gleich die Neuzeit. Diese Einteilung dürfte aus praktischen Bedürfnissen sich kaum durchsetzen. Es wird der ernsthaften Geschichtsschreibung doch nicht einfallen, in der Bezeichnung Mittelalter die Brandmarkung einer an politischem und kulturellem Eigenwert reichen Aufbau- und Übergangszeit zu erblicken. Der Verfasser weist sich als guter Kenner der Geschichtsliteratur aus. Die frisch und in manchem originell geschriebene Darstellung wird ergänzt durch eine knappe Einführung in geschichtliche Grundbegriffe, eine Bibliographie und ein Register.

Baden.

Otto Mittler.

Handbuch der Münzkunde von Mittel- und Nordeuropa. Herausgegeben von W. JESSE und R. GÄTTENS. Band 1. Lieferung 1 Aabenraa—Bardowiek. 96 S. Leipzig und Halle 1939. Akademische Verlagsgesellschaft A. Riechmann & Co.

Es ist kein Zweifel, daß die zu einem außerordentlich reich verzweigten und mannigfaltigen Sonderfach gewordene Münzkunde im Stande ist, der Geschichte, und zwar vor allem der Wirtschaftsgeschichte, gerade in sonst recht dunklen Zeiten in entscheidender Weise vorwärts zu helfen. Allerdings hat die Geschichte von dieser Möglichkeit bis heute nur einen sehr beschränkten Gebrauch gemacht und längst nicht herauszuholen gewußt, was herausgeholt werden könnte. Daran ist zweifellos die Münzkunde ebenfalls teilweise schuldig, da sie in ihrer Arbeit die Fragestellungen der Geschichte verhältnismäßig wenig berücksichtigt hat, während die Geschichte selbst die vorliegenden Möglichkeiten viel zu wenig beachtet hat. Eine Entschuldigung dafür bietet jedoch die Tatsache, daß es für den Historiker außerordentlich

schwer ist, die ihn interessierenden Tatsachen aus der bunten Tatsachenfülle der Münzkunde herauszuholen.

Umso willkommener muß es für den Historiker sein, daß die Münzkunde heute daran geht, die Hauptergebnisse ihrer Arbeit gesammelt vorzulegen, soweit das Mitteleuropa betrifft. Da dieser Begriff Mitteleuropa des neuen «Handbuch der Münzkunde» ganz Skandinavien, die baltischen Länder, Polen, Ungarn, Belgien und Holland, Ost- und Nordfrankreich, Luxemburg und die Schweiz mit umfaßt und da für Italien und Frankreich schon gute zusammenfassende Hülfsmittel vorhanden sind, wird damit dem Historiker nun die Möglichkeit gegeben, über münzkundliche Fragen und Einzelheiten rasch und eingehend Auskunft zu erhalten. Da auch auf die Verzeichnung der gesamten einschlägigen Literatur, die so außerordentlich zerstreut ist, besondere Sorgfalt gelegt wird, verspricht das Handbuch eine wirkliche Lücke in sehr befriedigender Weise auszufüllen.

Nach der vorliegenden ersten Lieferung kann man erkennen, daß für die Bearbeitung der einzelnen Stichworte die besten Kenner gewonnen worden sind, die in knapper Form alles Wissenswerte über die einzelnen Münzstätten zusammenfassen. Man erhält sofort den Eindruck einer wohl überlegten und sorgfältigen Arbeit. So bleibt einem nur der Wunsch übrig, daß das Handbuch innert einem möglichst kurzen Zeitraum seine Vollendung erreichen möge.

Die Schweiz ist bei der Bearbeitung des Handbuchs durch die stattliche Zahl von 18 Mitarbeitern beteiligt, deren Namen dafür bürgen, daß das schweizerische Münzwesen in dem großen Sammelwerk richtig vertreten sein wird. An einzelnen schweizerischen Artikeln aus der ersten Lieferung seien genannt Aargau, Alemannen, Alemannien, Allobroger, Altdorf, Appenzell, Avenches.

A a r a u.

H e k t o r A m m a n n.

GEORG SCHREIBER, *Wallfahrt und Volkstum in Geschichte und Leben. Forschungen zur Volkskunde*, hgg. von Gg. Schreiber, Heft 16/17. Düsseldorf 1934.

Die stattliche Schrift unternimmt es, die Wallfahrt in ihrer Stellung zum Brauchtum des Volkes zu betrachten. Den Hauptbeitrag leistet der Herausgeber, Prof. Gg. Schreiber, selber mit dem methodologisch anregenden Vorwort und der Abhandlung «Strukturwandel der Wallfahrt». Die peregrinatio ist in ihrem geschichtlichen Werdegang soweit Gegenstand der Untersuchung, als sie in lebendiger Wechselwirkung mit Volksbräuchen der einzelnen Kulturepochen steht. Angeregt durch die Fahrten nach Palästina, Rom und Santiago de Compostela, war sie während des Mittelalters in besonderem Maße als Sühnewallfahrt in die Bußdisziplin der Kirche eingebaut worden, wandelte dann aber mannigfach Formen, Ausgangspunkte und Ziele, wandte sich im Zeitalter des Barock immer mehr den in den einzelnen Landschaften gelegenen Gnadenorten zu und erfuhr damit eine mächtige Blüte,

die wiederum starke Impulse an Kultus, Kunst und Kirchenbau weiterlieh. Der Übersteigerung im Barock folgte ein starker Rückschlag in der Aufklärung, darauf eine Wiederbelebung in der Romantik, späterhin nach neuen Kontroversen eine gewisse Festigung. Neue Wallfahrtsformen wurden lebendiges Brauchtum des Volkes. Für die Entwicklung der Gegenwart vertreten Herausgeber und Mitarbeiter des Buches einen Optimismus, dem angesichts der Tatsache, daß die Ideen der Aufklärung vielfach erst jetzt die untern Volksschichten erfassen und daß die jüngste kirchenpolitische Entwicklung in manchen Staaten das Wallfahrtswesen aufs stärkste trifft, kaum auf der ganzen Linie zugestimmt werden kann. Lehrreich ist der Abschnitt über die Auswertung des Pilgermotivs im Volkslied, in den eindrucksvollen Schilderungen Goethes über Einsiedeln und das Rochusfest in Bingen wie in der Dichtung der Romantik.

Ein zweiter Beitrag von J. P. Steffes untersucht das Wesen der Wallfahrt in religionsgeschichtlicher Beleuchtung, die auch antike und außerchristliche Kultübungen, Wallfahrtsriten beim Islam, bei den Juden und Chinesen streift. E. Wohlhaupper handelt von der Wallfahrt im Rechtswesen, von rechtlichen Motiven, die zu den Fahrten Anlaß gaben, und vom Rechtsschutz für die Pilger, die trotz des vielfach von Landesbehörden verbürgten Schutzes immer großen Gefahren und Schwierigkeiten ausgesetzt waren. Weitere Beiträge von Fr. Zopf über Nacktwallfahrten und R. Kriss über moderne Wallfahrten beschließen das in methodischer und quellenkundlicher Hinsicht recht wertvolle Buch. Die Untersuchung ist im Wesentlichen auf den deutschen Raum beschränkt, was sich aus der Problemstellung ergab. Dagegen ist allenthalben Einsiedeln, im Mittelalter nach Jerusalem, Rom und Santiago vielleicht der wichtigste Wallfahrtsort, in die Betrachtung einbezogen worden. Im ganzen muß zur geschichtlichen Fundierung ein Vorbehalt gemacht werden. Die Palästinafahrten und deren Förderung durch die Ritterorden, insbesondere durch die Johanniter, sind auch für die deutsche Volkskunde jedenfalls wichtiger und ergiebiger, als sich aus den gelegentlichen Hinweisen des Buches schließen läßt. Sie mögen absichtlich, aber zu Unrecht ausgeschaltet worden sein. Eine Verwertung der Arbeiten von Röhricht und Meißner, der zahlreichen Pilgerberichte, unter denen jener des Basler Ritters Hans Bernhard von Eptingen um 1460 sehr anschauliche Züge aus dem Pilgerleben berichtet, ein Hinweis auf die Pilgerfahrten der Frühzeit, für die das Verzeichnis nordischer Wallfahrer im Reichenauer Verbrüderungsbuch weite Perspektiven eröffnet, würde den Gesichtskreis der Untersuchung bereichert und vertieft haben.

Baden.

Otto Mittler.

HANS CHRISTOPH HEINERTH: *Die Heiligen und das Recht*. Erstes Heft der Reihe: Das Rechtswahrzeichen. Beiträge zur Rechtsgeschichte und rechtlichen Volkskunde. Herausgegeben von Karl Siegfried Bader. Freiburg im Breisgau, Herder & Co., G. m. b. H., Verlagsbuchhandlung. 8°. 106 S. u. 8 Tafeln mit 12 Abbildungen.

Die volkskundlichen Studien erfreuen sich heute in Deutschland ganz besonderer Pflege. Einen sehr wertvollen Beitrag dazu leistet Heinerth mit seiner neulich erschienenen Schrift: *Die Heiligen und das Recht*. In sechs klar und übersichtlich geordneten Kapiteln werden wir bekannt gemacht mit den Prozeßpatronen (Aya, Benedikt Crispus, Expeditus, Ivo Helori), den Schwurpatronen, den Gefangenenheiligen (besonders Leonhard, Nikolaus von Myra, Antonius von Padua u. a.), dem Galgen und seinen Patronen, den Patronen gegen Diebstahl und Verleumdung, sowie den Schutzheiligen der Juristen (Augustinus, Katharina, Nikolaus und Ivo). Damit zusammenhängende Fragen über den Aberglauben im Prozeß, über Eid, Meineid und Gottesurteile werden ebenfalls eingehend erörtert. Die wünschenswerten Verzeichnisse sowie eine Anzahl Abbildungen ergänzen diese wertvolle Studie, die naturgemäß stark nationalen Charakter trägt. Wenn wir uns die Frage stellen, wie weit die Schweiz von diesen Dingen berührt wurde, kommt man zum Schluß, daß sich auch hier der nüchterne Sinn unseres Volkes offenbart, der in seinen Rechtshändeln mehr auf Gott und sein gutes Recht, als auf die Hilfe der Heiligen vertraute, wenn auch diese und jene Bräuche sich bei uns fanden respektive finden.

Einsiedeln.

P. Rudolf Hengeler.

FRIEDRICH LUTZ, *Altwürttembergische Hohlmaße, Getreide, Salz, Wein*. (Darstellungen aus der Württembergischen Geschichte, Band 31). Kohlhammer, Stuttgart 1938, 214 S.

Das Land Württemberg verfügt bereits über eine stattliche Reihe wertvoller Hilfsmittel zur Erfassung seiner Geschichte, wie sie nur in langjähriger und planmäßiger Arbeit geschaffen werden konnte. Ich erinnere an die große Bibliographie von Heyd, an die bahnbrechenden Werke über die Römer und die Alamannen in Württemberg, an das Württembergische Urkundenbuch und an die vielen Urkunden- und Quellenveröffentlichungen in den bisher 23 Bänden der Württembergischen Geschichtsquellen. In diese Reihe von unentbehrlichem Handwerkszeug für den Historiker, das weit über die Grenzen des eigenen Landes hinaus täglich gebraucht werden kann und muß, reiht sich nun auch der vorliegende Band ein.

Zur Erfassung wirtschaftlicher Zustände des Mittelalters und der neuern Zeit bis ins 19. Jahrhundert hinein braucht es immer wieder die Kenntnis der Münzen und der Maße. Ist nun über das Münzwesen verhältnismäßig sehr viel gearbeitet worden, so ist dagegen unsere Kenntnis der früheren Maße noch durchaus in den Anfängen. Größere Arbeiten über den rein örtlichen Bereich hinaus sind nicht vorhanden und so ist man meist ge-

zwungen, Mengenangaben höchst allgemein zu fassen. In diese Lücke tritt nun das vorliegende Werk von Lutz für den Bereich Württembergs.

Es stellt die Getreide- und Salzmaße, sowie die Flüssigkeitsmaße aus dem Württembergischen Gebiet zusammen. Auf eine Einleitung über die geltenden Maße folgt ein zweiter Teil mit 140 Seiten Tabellen und Zusammenstellungen. Ein ausführliches Glossar und ein Register dienen der Er-schließung des Bandes. Daraus geht hervor, daß das Gewicht des Buches in der Anhäufung einer gewaltigen Masse von Einzelnachrichten zu suchen ist. Aus Urkunden und Akten verschiedener Herkunft sind die in Württemberg und der Nachbarschaft vorkommenden Maße zusammengesucht worden. Das wichtigste Ergebnis ist dabei die weitgehende Feststellung der genauen Größe dieser Maße; weiter ist wertvoll die Zusammenstellung des jeweiligen Verbreitungsgebiets. Durch diese in entsagungsvoller Kleinarbeit gewonnene und in übersichtlicher Weise zusammengestellte Masse von Tatsachen wird das Buch zu einem außerordentlich wertvollen Hilfsmittel. Wie weit die Materialsammlung vorgetrieben worden ist und wie stark das ungedruckte Material ausgeschöpft worden ist, kann von hier aus nicht beurteilt werden. Bedauerlich ist jedoch, daß der zeitlichen Festlegung der Verbreitung der Maße verhältnismäßig wenig Beachtung geschenkt worden ist.

A a r a u.

H e k t o r A m m a n n.

GEORGES MICHAUD: *Histoire de la Suisse* (Manuel à l'usage de l'enseignement secondaire). 163 p., 23 illustr., 12 cartes. Payot, éditeur, 1939.

Le volume que publie M. G. Michaud fait partie d'une série de manuels destinés à l'enseignement secondaire. M. Ch. Gilliard, qui a assumé la direction de cette publication, expose dans la préface les principes selon lesquels cet ouvrage a été conçu. « L'auteur, dit-il, s'est borné à l'histoire de la Confédération. Il commence avec le XIII^e siècle seulement, puisque, auparavant, celle-ci n'existe pas ». Pour l'histoire de l'Helvétie romaine ou du haut moyen âge, il faut donc consulter les premiers volumes de la collection (Histoire ancienne et du moyen âge).

Il s'agit ici d'une histoire synthétique: celle de la Confédération, et non celle des cantons. On a mis en relief les traits généraux, les éléments communs qui ont amené la constitution de l'Etat suisse. C'est là une méthode heureuse, surtout lorsqu'on s'adresse à des jeunes, qui s'égarent facilement, — on le comprend du reste! — dans le labyrinthe de notre histoire. Et l'auteur a réussi cette gageure: présenter l'histoire suisse comme simple, une, d'une évolution nette.

Cette remarque nous conduit à une autre: ce manuel est destiné, nous dit-on, à l'enseignement secondaire. Aux degrés *élémentaires*, sans doute; autrement dit, à de très jeunes élèves? Car nous n'avons pu nous défendre de quelque surprise devant la brièveté de l'ouvrage. Est-ce par une déformation dont nous sommes victimes, à cause de notre habitude, des manuels

beaucoup plus détaillés (Rosier-Savary, Suter-Castella) ? Celui de M. Michaud est un exposé extrêmement rapide, condensé, qui laissera au maître ample latitude de le compléter par des lectures, biographies, tableaux, afin de donner un peu plus de relief aux personnages et aux scènes. C'est sans doute bien ainsi que le comprend l'auteur. Mais nous pensions voir citer, par exemple, le texte intégral du Pacte de 1291, en français bien entendu, plutôt qu'un résumé en cinq points. En revanche, relevons que la situation politique du futur pays suisse, à la veille de 1291, est très clairement exposée; de même, les événements qui préparent et inaugurent la Réforme, ou encore le développement du système aristocratique. Tout au plus pourrions-nous souhaiter quelques portraits un peu plus poussés de nos grands hommes. Et c'est là aussi que nous nous permettons de formuler une légère réserve au sujet de ce manuel: il nous paraît un peu uniforme, tous les faits étant placés sur le même plan. Cette impression est causée probablement par la présentation typographique, qui a peut-être été déterminée elle-même par des nécessités financières? Le texte est très dense, avec des titres qui ressortent assez peu et peu de noms en caractères gras ou italiques. Or il nous semble que cet élément de présentation est important pour le succès d'un livre auprès des élèves.

Quelques remarques de détail, sans vouloir faire preuve de pédanterie: ne donne-t-on pas, en général, 1855, ou même 1854, plutôt que 1856, comme date de fondation de l'Ecole polytechnique fédérale? A la page 154, le traité de Paris relatif à la neutralité de la Suisse est daté de 1816, au lieu de 1815, comme l'indique d'ailleurs très justement une première mention à la page 122. Et enfin, un petit point d'histoire genevoise: c'est le pasteur Antoine de la Faye, et non, comme le veut une légende, Théodore de Bèze, qui célébra le culte à St-Pierre, au lendemain de l'Escalade.

Ces remarques de peu d'importance n'enlèvent rien aux qualités évidentes du manuel qui nous occupe. Il est rédigé dans un style vivant, concret, facilement compréhensible. La somme des noms et des dates y est réduite au strict nécessaire. C'est un ouvrage clair, net, rapidement conduit, sans complications ni surcharges, qui servira de base utile, dans l'enseignement, à maints commentaires et récits dont le choix reste réservé à l'initiative du maître.

Genève.

Marg. Maire.

Dr. P. TH. SCHWEGLER, *Geschichte der katholischen Kirche der Schweiz.*
Verlag Neue Brücke, Schlieren-Zürich 1935.

Eine allen wissenschaftlichen Ansprüchen genügende Geschichte der katholischen Kirche in der Schweiz ist noch nicht geschrieben. Die Lücke wird nun teilweise ausgefüllt durch das populär gehaltene Werk von P. Schwegler, des Dozenten der Kirchengeschichte an der theologischen Hausanstalt des Stiftes Einsiedeln. Als erstmalige Zusammenfassung des weitreichenden Stoffes verdient das Buch, das aus praktischen Bedürfnissen her-

ausgewachsen ist und gegenüber der allgemeinen Kirchengeschichte das spezifisch schweizerische Geschehen darstellt, auch in wissenschaftlichen Kreisen volle Beachtung. Es enthält auf den 288 Seiten ungleich mehr, als man erwarten könnte. Die Darstellung ist von einem bemerkenswerten Freimute getragen, der mit kritischem Sinn Licht und Schatten zu verteilen sucht. Die Klippen der Einseitigkeit sind wohl nicht überall vermieden worden, so schon beim Bestreben, die im kirchlichen Leben wirksamen Kräfte und Ereignisse durch Gruppierung des Inhaltes wie durch Titelüberschriften auf einen möglichst einfachen Generalnenn zu bringen, das Mittelalter als « Die Vorherrschaft der katholischen Kirche im Gebiete der heutigen Schweiz », die Neuzeit aber als « Die Zeit des Ringens zwischen dem alten und dem neuen Glauben » zu charakterisieren, als ob in den letzten Jahrhunderten nicht noch andere, außerhalb des Protestantismus gelegene Strömungen der katholischen Kirche ebenso sehr wie die Glaubensspaltung zu schaffen gegeben hätten. Man vermißt gelegentlich auch eine kurze Darlegung der allgemeinen Zusammenhänge, des innern kirchlichen Lebens, wogegen der Entwicklung der äußern Organisation eher ein zu breiter Raum eingeräumt wird.

Daß einer solch umfassenden, von den Anfängen bis auf die Gegenwart geführten Gesamtübersicht kleinere Irrtümer und Versehen unterlaufen können, daß der Leser nicht jedem Urteil beizupflichten vermag, ist wohl nicht verwunderlich. Nur auf einige wenige Punkte sei hingewiesen. Die Ursinusinschrift in Windisch darf nicht als Beweis dafür angezogen werden, daß schon im 5. Jahrhundert die ersten Bischöfe der Civitas Aventicensis in Windisch residiert hätten (S. 15 f.). Daß Windisch zu Beginn des 5. Jahrhunderts Sitz eines Bischofs, vermutlich aber nur eines chorepiscopus (Hilfsbischofs) war, ergibt sich mit einiger Wahrscheinlichkeit aus der sog. Notitia Galliarum. Die Windischer Inschrift jedoch stammt nach ihren epigraphischen Indizien erst aus dem 9. Jahrhundert. Das Kloster Muri wurde 1027, nicht 1017 gegründet, und Lanzelin, der Vater, nicht der Bruder der habsburgischen Stiftergeneration, war damals schon tot, also nicht daran beteiligt. Das Leodegarstift in Schönenwerd bestand von Anfang an als reguliertes Chorherrenstift, nicht als Benediktinerkloster (S. 46), worauf Merz, Zeitschr. f. schweiz. Gesch. IV, 174, hingewiesen hat. Anderseits ist nicht erst 1279, sondern wahrscheinlich bald nach 1000 das Benediktinerklosterchen Zurzach in ein Chorherrenstift umgewandelt worden. In der einläßlichen Aufzählung der Orden (S. 73 ff.) fehlen die Eremiten des hl. Wilhelm in Sion bei Klingnau. S. 95 wird die Gleichsetzung des « Grafen » (!) Konrad von Tilndorf mit Geßler als Tatsache hingestellt, ohne sie irgendwie als Hypothese K. Meyers zu kennzeichnen. Eine eingehendere Behandlung der Mystik in der Schweiz wäre wünschbar. Daß die Haltung der Eidgenossen gegenüber der Kirche in der vorreformatorischen Zeit dem Streben nach einem Staatskirchentum gleichkam, daß sie für den Zerfall von Klerus und Klosterleben mitverantwortlich gemacht wird, wobei Papst und Bischöfe

wesentlich milder beurteilt werden als die niedere Geistlichkeit, dürfte im einzelnen schwer zu erweisen sein. Dagegen kann man dem Verfasser darin zustimmen, daß in der Neuzeit Übergriffe des Staates wie auch bisweilen solche der Kirche nicht im Interesse des schweizerischen Gesamtwohles gelegen haben.

Trotzdem ist dieser erste Versuch einer Gesamtdarstellung als bedeutende Leistung zu bewerten. Der Verfasser hat in knapper, klarer Formulierung eine erstaunliche Stofffülle gemeistert. Dem Historiker mag in erster Linie das umfangreiche biographische Material, das hier verarbeitet wurde, willkommen sein. Wertvoll ist die bis auf die neueste Zeit geführte Übersicht über die klösterlichen Niederlassungen, in gewissem Sinne eine kleine *Helvetia sacra* für den Laien. Die zahlreichen, im Text verwerteten statistischen Angaben werden ergänzt durch die Listen der päpstlichen Nuntien und der Bischöfe von Basel, Chur, Como, Genf, Konstanz, Lausanne, Freiburg, Mailand, St. Gallen, Sitten und St. Maurice, durch ein Sachregister und eine Kartenskizze mit der Bistumseinteilung. Das bibliographische Verzeichnis sollte dem Zweck des Buches entsprechend bei einer allfälligen Neuauflage wesentlich erweitert werden.

B a d e n.

O t t o M i t t l e r.

WILHELM AMREIN: *Urgeschichte des Vierwaldstättersees und der Innerschweiz*. Mit 62 Abbildungen und einer Karte. Kommissionsverlag H. R. Sauerländer & Co., Aarau, 1939. Preis 6 Fr.

Auf der 1874 erschienenen archäologischen Karte der Ostschweiz von Ferd. Keller finden sich in der Gegend von Luzern und des Vierwaldstättersees nur vier Fundstellen verzeichnet, drei römische und eine alamannische. Bis in die neueste Zeit hielt man eine Besiedelung der Innerschweiz vor der alamannischen Landnahme so ziemlich für ausgeschlossen. Die Entdeckung eines römischen Gutshofes in Alpnachdorf im Jahre 1913 bedeutete deshalb eine Sensation. Im gleichen Jahre hat W. Amrein, dem Heierli und Tatarinoff die Wege gewiesen, in enger Zusammenarbeit mit Pater Em. Scherer und anderen Fachleuten, finanziell unterstützt von der Naturforschenden Gesellschaft Luzern und der Schweiz. Gesellschaft für Urgeschichte, mit seinen Feststellungen und Forschungen begonnen. Auf seine Anregung hin wurde 1916 im Schoße der Naturforschenden Gesellschaft des Kt. Luzern eine Prähistorische Kommission erwählt, die die Projekte für die Sondierungen und Ausgrabungen ausarbeitete. Geologen und Naturforscher wurden zur Mitarbeit herangezogen. Oft stellten sich Hindernisse konkreter und abstrakter Natur in den Weg, oft waren die Resultate kostspieliger Untersuchungen entmutigend kleine. Doch Amrein ließ sich durch nichts von dem Ziele abbringen, das er sich gesteckt. Nun legt er uns die auch für die Historiker sehr beachtenswerten Resultate seiner 25 jährigen Forschungstätigkeit in einem reich illustrierten Bande von 184 Seiten vor. Er zerfällt in zwei Teile, deren erster in der Hauptsache die positiven Resultate der Amreinschen

Forschungen enthält. Erstmals wird hier in zusammenhängender Form ausführlich über die 1913 begonnenen Sondierungen und 1921—25, sowie 1937 durchgeführten planmäßigen Grabungen in der von Amrein als Station der Höhlenmenschen des letzten Interglazial entdeckten Steigelfadbal'm an der Rigi anhand von Plänen, Profilen, Photos und Fundzeichnungen Bericht erstattet. Amreins Forschungen bedeuten einen wertvollen Beitrag zu dem von Dr. E. Bächler erstmals entdeckten Alpinen Paläolithikum. — Spärlich sind die bis dahin gefundenen Spuren des Magdalénien und des Mesolithikums, insofern nur die nähere Umgebung des Vierwaldstättersees berücksichtigt wird. — Eine harte Nuß bedeutete die Suche nach Pfahlbauten am Vierwaldstättersee. Nach einem 1916 von der Prähistorischen Kommission aufgestellten Programm wurde an verschiedenen Orten eine Baggermaschine angesetzt. Da die Ergebnisse die hohen Kosten nicht rechtfertigten, begann man 1927 mit Bohrungen. An mehreren Stellen, besonders auf dem «Inseli» bei Horw, wurden Spuren von Pfahlbauten entdeckt, die jedoch so tief liegen, daß sich eine Ausgrabung nicht lohnt. Die Untersuchungen brachten den Beweis, daß der Spiegel des Vierwaldstättersees in vorgeschichtlicher Zeit mindestens 3 m tiefer stand als heute. Amrein unterließ es auch nicht, die den Vierwaldstättersee begleitenden Höhenzüge abzutasten. Dabei entdeckte er 1927 eine stufenförmig angelegte, während mehreren Perioden der Urzeit bewohnte Höhensiedlung im Langackerwald bei Horw, wo nun eine systematische Grabung sehr interessante Resultate zeitigte. Einige Jahre später entdeckte man auf dem Gutshof «Fondlen» bei Horw Reste von Rundhäusern, die vielleicht als keltisch anzusprechen sind.

Der zweite Teil enthält eine umfassende Fundstatistik der Innerschweiz, die bis in die alamannische Zeit führt. Das Schlußkapitel ist den rätselhaften Zeichen- und Schalensteinen gewidmet. Von besonderem Wert ist die dem Werk beigegebene archäologische Karte der Innerschweiz im Maßstabe 1:100 000, auf der alle Fundstellen rot eingezzeichnet sind.

Durch die Forschungen von Amrein und Pater E. Scherer ist nun die vorgeschichtliche Besiedelung der Zentralschweiz über allen Zweifeln erhaben. Dr. h. c. Amrein hat mit seinen getreuen Mitarbeitern die Grundlagen geschaffen, auf denen nun die Forscher der jüngeren Generation weiterbauen können. Sein klar und flüssig geschriebenes und wissenschaftlich wohlfundiertes Buch sei auch den Kreisen der Historiker warm empfohlen.

Seengen.

Robert Bosch.

Regesten der Pfalzgrafen am Rhein 1214—1508. Herausgegeben von der Badischen Historischen Kommission. Zweiter Band. 6. Lieferung. Nachträge, Ergänzungen und Berichtigungen zum I. und II. Band, Namen- und Sachregister zum II. Band. Bearbeitet von MANFRED KREBS. Innsbruck, Wagner.

Wie so manches andere große wissenschaftliche Unternehmen sind auch die Pfalzgrafenregesten durch den Weltkrieg seinerzeit ins Stocken geraten.

1917 ist die letzte Lieferung des zweiten Bandes erschienen und seither hat man vergeblich auf die für ein solches Werk unumgänglichen Register gewartet. Es ist deshalb besonders dankbar zu begrüßen, daß diese Lücke endlich ausgefüllt worden ist. Die vorliegende Lieferung bringt außer dem ausführlichen Namen- und Sachregister nicht weniger als 573 Nachträge zu den beiden nun vorliegenden Bänden und dazu 10 volle Seiten Ergänzungen und Berichtigungen. Diese werden der Beachtung besonders empfohlen, da sie teilweise von einschneidender Bedeutung sind. Der Bearbeiter der ganzen Lieferung, Archivar Dr. Krebs vom Generallandesarchiv Karlsruhe, hat sich durch die ebenso sorgfältige wie mühsame Arbeit ein großes Verdienst um die ganze Publikation erworben, die für die oberrheinische Geschichte von wesentlicher Bedeutung ist.

A a r a u.

H e k t o r A m m a n n.

KARL SIEGFRIED BADER, *Das Benediktinerinnenkloster Friedenweiler und die Erschließung des südöstlichen Schwarzwaldes.* (Veröffentlichungen aus dem Fürstlich Fürstenbergischen Archiv. Heft 2.) Otto Mory's Hofbuchhandlung, Donaueschingen. 1938. 78 S.

Die Leitung des Fürstlich Fürstenbergischen Archivs sucht im Anschluß an die früher erfolgten großen Urkundenpublikationen in zwanglos erscheinenden Heften teils die früheren Editionen zu ergänzen, teils bestimmte Fragen und Aufgaben aus dem Gebiete der Fürstenbergischen Geschichte und aus der Vergangenheit des übrigen schwäbisch-alemannischen Raumes zu erörtern. In das letztere Gebiet schlägt die vorliegende Publikation ein, die uns zunächst mit der Geschichte des Benediktinerinnenklosters Friedenweiler bekannt macht, das um 1123 durch das Kloster St. Georgen in Villingen ins Leben gerufen wurde. Die Gründung erfolgte in der ausgesprochenen Absicht, bisher unerschlossenes Waldgebiet zu urbarisieren. Über den Ausbau der klösterlichen Grundherrschaft, die allerdings nie sehr bedeutend war (was bei der bescheidenen Stellung dieses Frauenklosters, das im 16. Jahrhundert ausstarb und 1578 mit Zisterzienserinnen neu besiedelt wurde, nicht wundernimmt), sind wir dank der erhaltenen Urkunden usw. sehr gut unterrichtet. Die klaren Darlegungen Baders gewähren einen sehr guten Einblick in diese Vorgänge. Was man dabei stark vermißt, ist die Beigabe einer Karte, die diesen Ausbau verfolgen ließe. Für schweizerische Verhältnisse sind von besonderem Interesse die Ausführungen über die Gotteshausleute, speziell über die freien Bauern. Hier lassen sich auch für uns manche analoge Schlüsse ziehen.

E i n s i e d e l n.

P. R u d o l f H e n g g e l e r.

OSKAR VASELLA, *Bischöfliche Kurie und Seelsorgeklerus*. Paulusdruckerei Freiburg/Schweiz. (Sonderdruck aus « Zeitschrift für Schweizerische Kirchengeschichte ». II. und III. Heft 1938) 49 S.

Bereits früher hat sich Vasella mit den Verhältnissen des Bistums Chur im ausgehenden Mittelalter befaßt. Beschäftigte er sich damals mit den Bildungsverhältnissen, so geht er in einer neuen Studie den Beziehungen des Seelsorgeklerus zur bischöflichen Kurie nach. Ein glücklicher Zufall ließ ihn im bischöflichen Archiv in Chur eine Anzahl von Briefen finden, die den Zeitraum von 1515 bis 1525 beschlagen und die uns einen umso wertvolleren Einblick in die Zeitverhältnisse gewähren, als sonst wenig Dokumente von so persönlicher Natur auf uns gekommen sind. Vasella wendet seine Aufmerksamkeit besonders der geistlichen Gerichtsbarkeit zu, da die meisten der 27 Briefe dieses Gebiet beschlagen. Wir lernen da einerseits das Verfahren der bischöflichen Kurie kennen, an der, wie aus den Briefen hervorgeht, die Person des « Sieglers », der das gesamte Notariatswesen der Kurie unter sich hatte, eine große Rolle spielte. Zugleich erhalten wir aber ebenso interessante Einblicke in die oft recht heikle Lage der Pfarrer, denen es nicht immer leicht gemacht wurde, der Kurie und ihren Untergebenen zugleich gerecht zu werden. Die Briefe erklären manche Vorkommnisse im Laufe der Kirchenspaltung, sind aber zugleich auch geeignet, die vielfach stereotyp behandelte Epoche in ein anderes Licht zu rücken.

Einsiedeln.

P. Rudolf Henggeler.

PAUL DE CHASTONAY, *Kardinal Schiner. Führer in Kirche und Staat*. 84 S.

8°. Verlag Räber & Cie., Luzern. 1938. Fr. 3.—.

Das kleine, ansprechende Werk de Chastonays bedarf in einer vornehmlich wissenschaftlich gerichteten Zeitschrift keiner eingehenden Besprechung. Auf der bewährten Leistung Büchis und Müllers beruhend, schildert es in volkstümlicher, gemeinverständlicher Art das Leben und Wirken des großen Walliser Kardinals und bringt damit in dankenswerter Weise die Ergebnisse der Freiburger Historiker weitern Volkskreisen nahe. Die Würdigung, welche den klar entwickelten Lebensgang des Kardinals abschließt, hebt die Bedeutung der örtlichen und zeitlichen Umgebung hervor, das Gomserum Schiners und den Renaissancegeist, die Persönlichkeit und Handeln mitbestimmten. Der Vertrautheit mit der heimatlichen Wallisersphäre dankt man manche treffliche Bemerkung, wie denn überhaupt die flüssige Darstellung durch Erdennähe und Gegenwartsbewußtsein der mitunter vertrieblichen gelehrtenten Gewichtigkeit entwächst.

Bern.

Rudolf von Fischer.

Le Dispute de Lausanne (Octobre 1536). Textes choisis et adaptés par René Deluz. Avec une introduction historique par Henri Meylan, et deux planches hors texte. (*Cahiers de la Faculté de théologie de l'Université de Lausanne, VIII.*) Lausanne, 1936, 146 p.

A l'occasion du quatrième centenaire de la Réformation, la Faculté de théologie de l'Université de Lausanne, « fille et héritière de l'Ecole fondée en 1537 », a eu l'excellente idée de publier les pages les plus importantes et les plus caractéristiques des Actes de la Dispute de Lausanne, pages qui sont encore « actuelles au premier chef ». Rajeunir ou, comme dit le titre, « adapter » un texte du moyen âge ou du XVI^{me} siècle sans le déformer est toujours une entreprise délicate et difficile. Ces sortes d'opérations sont généralement déplorables. Mais il peut y avoir d'heureuses exceptions. M. le pasteur Deluz s'est acquitté de sa tâche avec un rare bonheur et beaucoup d'habileté, si bien que le texte de la Dispute est rendu plus lisible et plus léger, sans rien perdre, ou pas grand'chose, de sa saveur originelle. Félicitons M. Deluz, qui, dans plus d'un passage, a pu améliorer le texte du XVI^{me} siècle en le corrigeant ou en restituant des mots omis.

En tête de ce volume, on lira une Introduction historique de M. le professeur Henri Meylan. En une douzaine de pages, claires et rapides, nous sommes renseignés tant sur les circonstances qui ont précédé la Dispute que sur les débats eux-mêmes. On avait jadis un peu trop insisté sur l'indifférence du peuple vaudois, qui aurait tourné le dos à la messe sans révolte comme sans regret. Dans son bel ouvrage *La Conquête du Pays de Vaud par les Bernois*, M. Charles Gilliard a montré que le peuple vaudois n'a pas été aussi indifférent qu'on voulait bien le dire et que, dans sa grande majorité, il restait attaché à l'ancienne foi. C'est, selon M. Meylan, pourquoi on aurait décidé à Berne d'avoir recours à une dispute publique « pour faire éclater aux yeux des Vaudois la vérité du message réformé ». C'était bien là sans doute le but initial de MM. de Berne qui prétendaient éclairer leurs sujets sur « toutes idolâtries, cérémonies papales, traditions et ordonnances des hommes non conformes à la Parole de Dieu ». Mais les disputes généralement n'avaient pas de grands effets populaires. Celle de Lausanne fut certainement, comme dit M. Meylan, « une grande leçon de théologie biblique », mais le peuple vaudois ne fut pas touché par elle. Les débats théologiques de la Cathédrale de Lausanne permirent simplement aux Bernois d'en tirer séance tenante une conséquence tant politique que religieuse, c'est-à-dire d'abolir la messe dans tout le pays.

On trouvera dans ce volume, qui est le VIII^{me} des Cahiers de la Faculté de théologie de l'Université de Lausanne, la reproduction, grandeur originale, du mandement de MM. de Berne du 16 juillet 1536 et du placard des dix Conclusions « qui doibvent estre disputées à Lausanne, nouvelle province de Berne ».

Neuchâtel.

Arthur Piaget.

ERNST STAHELIN: «*Das theologische Lebenswerk Johannes Oekolampads*». XXIV, 652 S. M. Heinsius Nachfolger, Leipzig, 1939. Preis brosch. 42 RM., geb. 45 RM.

Nach jahrelanger ernster Vorarbeit, — wir nennen hier nur die 1927 und 1934 herausgekommenen Bände der «Briefe und Akten zum Leben Oekolampads» —, war es dem derzeitigen Rektor der Basler Universität gegeben, seine bisherigen Bemühungen um das Werk des Basler Reformators in einem umfassenden Werke zum Abschluß zu bringen, das uns weniger eine der gewohnten Biographien bieten soll, als vielmehr eine Darstellung des Werdens der geistigen Welt Oekolampads. Schon von der ersten Seite des umfangreichen Werkes an spürt man die Hand des Meisters. Mit der Sicherheit umfassendsten Wissens wird der ungeheure Stoff gesichtet, die großen Linien herausgearbeitet und mit den notwendigen Détails illustriert. Und Schritt für Schritt erleben wir das Werden der Oekolampad eigentümlichen Ausprägungen kirchlicher Lehre und kirchlichen Lebens, ihrerseits wieder hinausstrahlend in die Neugestaltung der Politik wie des alltäglichen Lebens Basels.

In den zwei ersten umfassenden Abschnitten findet das Leben Oekolampads bis zu seiner endgültigen Niederlassung in Basel seine Darstellung. Geboren in Weinsberg, ausgebildet in der Lateinschule zu Heilbronn, kommt er in Heidelberg in Berührung mit dem Kreis der Wimpelingschen Reformbewegung. Im Jahre 1503 zum Magister promoviert, geht er nach Bologna, um daselbst das römische Recht zu studieren, kehrt aber bald nach Heidelberg zurück, wo er, nunmehr zur Theologie übergehend, als Erzieher der Söhne des Kurfürsten Philipp von der Pfalz wirkt, dem er auch die Empfehlung für eine Prädikatur in seiner Heimat verdankt. Drei Jahre später bereits läßt er sich in Tübingen immatrikulieren, um wieder in Heidelberg aufzutauchen, von wo er sich zusammen mit Capito im Jahre 1515 nach Basel begibt, um bei der Herausgabe des Erasmischen Neuen Testamentes mitzuwirken. Diesem äußern Werdegang entspricht die innere Wandlung von viktorinischer Mystik und Wimpelingscher Reformbestrebung zum christlichen Humanismus hin, wie er durch Reuchlin und Erasmus vertreten war und nunmehr zur geistigen Welt Oekolampads wurde.

Schon im folgenden Jahre finden wir ihn wieder in Weinsberg, wo er aufs neue die Pflichten seiner Prädikatur versieht, den Hörern aber nicht zu gefallen versteht, weil er ihnen zu ernst ist, vielleicht auch seiner Predigt anzuspüren ist, daß er bereits aus der Welt mittelalterlicher Frömmigkeit herausgetreten ist. Nach kurzer Wirksamkeit als Pönitentiar der Diözese Basel, durch die eine Berufung an die Universität Wittenberg verunmöglicht worden war, tritt er als Domprediger in Augsburg auf. Dort kommt er in Berührung mit dem von Bernhard Adelmann geführten Kreis von Anhängern Luthers, denen er es verdankt, daß die Schriften des deutschen Reformators für ihn steigende Bedeutung gewannen. Eine Schrift, in welcher er Luther und den Augsburger Kreis der Lutherfreunde in Schutz nahm gegen Eck, mag zeigen, wie stark er bereits sich zu den Gedanken der Reformation

hingezogen weiß. Immerhin ist er noch keineswegs mit sich im Reinen. Erst in der Stille des Klosters Altenmünster, in das er Ende April des Jahres 1520 eintritt, kommt das Neue zum Durchbruch und nach seiner Flucht aus dem Kloster findet er, nach vorübergehendem Aufenthalt auf der Ebernburg, durch Vermittlung Hedios dauernde Heimat in Basel.

Eine merkwürdig uneinheitliche, immer wieder gebrochene Entwicklungslinie! Aber an ihrem Ende steht der Reformator, der in seinem innersten Wesen durchaus eine selbständige Größe neben Luther oder Zwingli darstellt, von Zwingli geschieden durch den viel stärkeren rationalen Einschlag, den der Zürcher dem Humanismus verdankt, von Luther getrennt durch sein «stärker von Johannes geprägtes Christentum» im Gegensatz zu dem Paulinismus des Deutschen. Im Grunde genommen ist er wohl Melanchthon am verwandtesten, zum Vermittler in den dogmatischen Kämpfen der Reformationszeit wie geschaffen.

Das Hauptgewicht des vorliegenden Werkes liegt begreiflicherweise auf der reformatorischen Tätigkeit Oekolampads in Basel. Sie hat deutlich zwei Seiten: die theologische Arbeit und die Auseinandersetzung mit Gegnern der aus der Heiligen Schrift und aus den Vätern gewonnenen Erkenntnis, — denn hier liegt eine Eigenart Oekolampads, daß er gerne an die Tradition der Alten Kirche anknüpft im theologischen Forschen wie im Kampfe mit Andersdenkenden —, und anderseits sein übrigens ganz durch seine christliche Erkenntnis bedingtes Eingreifen in das Leben der Stadt wie des Einzelnen. Es dürfte wohl so sein, daß die Arbeit an den Kirchenväterausgaben, an den Bibelkommentaren zu Büchern Alten wie Neuen Testamentes, die sich der Anerkennung Luthers wie Calvins erfreuten, oder etwa die Umgestaltung der Gottesdienstordnung, die Neuordnung der Unterweisung der Kinder, die Einführung des Gemeindegesanges u. a. m. vor allem in den Interessekreis des Theologen fallen und es verdienen, gerade von dieser Seite her aufs gründlichste beachtet zu werden bei den Versuchen einer Neugestaltung heutiger kirchlicher Verhältnisse unsres Landes. Um so wichtiger aber dürften jene Kapitel auch für den Profanhistoriker sein, in welchen uns eine eingehende Darstellung gegeben wird von der Mitwirkung Oekolampads bei Ereignissen von grundlegender Bedeutung, — ich nenne die Badener und die Berner Disputation, das Marburger Religionsgespräch, die Ulmer Reformation, die Stellung zu den Täufern wie zu den Altgläubigen, vor allem aber seinen Versuch, das gesamte Leben Basels unter die Herrschaft des Wortes zu stellen durch Bann und Kirchenzucht, deren überragende Wichtigkeit in den Ausführungen Staehelins so recht zum Ausdruck kommt.

Wir verzichten auf einen zur Unvollkommenheit verurteilten Versuch eines Überblickes über den ganzen Reichtum an Blickpunkten und Urteilen, die uns hier geschenkt werden, und begnügen uns mit dem Bekenntnis, daß uns die gewaltige Arbeit Staehelins ein so umfassendes Bild von der so ungemein reichen geistigen Welt Oekolampads vermittelt hat, daß wir nicht

anders können als einzustimmen in die Worte Martin Bucers, mit denen der Verfasser den Schlußpunkt unter sein Werk setzt: «Vere enim majorem eo theologum non habuimus».

Neuall schwil.

J. Schweizer.

MARC CHENEVIÈRE, *La pensée politique de Calvin*. Ed. Labor, Genève, éd. Je sers, Paris. 1937. 383 p. in-8°.

Le livre de M. Marc Chenevière, dont nous avons à rendre compte ici, est une thèse au sens plein du mot, thèse de juriste, portant sur la pensée politique d'un des plus grands théologiens du XVI^e siècle. L'histoire y est intéressée, cela va de soi, mais elle ne vient qu'en second lieu.

La thèse qui commande tout l'ouvrage de M. Chenevière, c'est « qu'il n'y a aucune parenté spirituelle entre la Réforme des réformateurs et la démocratie moderne » (p. 9). Cette idée, longtemps répandue en France et dans les pays anglo-saxons, accréditée en particulier par les travaux et les articles du doyen Doumergue, de N. Weiss, de Jellineck, etc. et dont M. Ch. Borgeaud avait déjà restreint la portée, doit être définitivement abandonnée. Elle repose sur une confusion, aujourd'hui dissipée par le néo-calvinisme et le barthisme, entre le protestantisme libéral et la Réforme des réformateurs. Il est vrai que M. Chenevière, tôt après, est amené à se demander « si des hommes tels que Théodore de Bèze, Hotman, Duplessis-Mornay, Guillaume d'Orange, Buchanan, Althusius, Roger Williams qu'on s'accorde à classer parmi les ancêtres de la démocratie moderne, furent vraiment les représentants du calvinisme aussi qualifiés qu'on a coutume de le croire » (p. 11). En fait c'est tout le problème des « monarchomâques » qui est ainsi posé, et quelques autres encore. M. Chenevière en a vu l'importance, après les articles récents de M. Ch. Mercier, dans la *Revue d'histoire ecclésiastique* de Louvain (1932 et 1934), et dans le *Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme français* (1934), et il se propose d'y revenir, en nous promettant d'emblée des surprises.

La méthode suivie par M. Chenevière n'est pas moins caractéristique. Il semble qu'il eût été indiqué de montrer tout d'abord comment Calvin s'est formé, les maîtres qu'il a eus, puis de retracer son œuvre à Genève, en précisant ses conséquences sociales et politiques, enfin d'exposer sa pensée politique telle qu'il l'a formulée en dernier lieu dans l'*Institutio* de 1559. On eût pu voir de la sorte comment Calvin avait élaboré et mis en pratique sa conception de la „police civile“ entièrement soumise à la loi de Dieu, dans le cadre limité de la cité.

Mais tel n'est pas le point de vue de M. Chenevière. Il a renoncé délibérément à toute étude génétique, il ne croit ni à la méthode comparative, ni aux questions d'influence (Significative la note de la p. 167). « Dans ce qu'elle a de plus profond », écrit-il, « la pensée de Calvin est en dehors du temps. C'est la pensée d'un homme dont la constante préoccupation fut d'être fidèle à la Parole de Dieu » (p. 13 s.).

« On a le droit de parler de la solitude de Calvin », dit-il encore. Soit, mais il ne faudrait pas que cette solitude du maître devînt chez ses disciples actuels isolement volontaire. On s'étonne en parcourant la bibliographie, par ailleurs bien fournie, de M. Chenevière, de n'y pas trouver un seul des ouvrages de M. Lucien Romier, ni le livre de M. Doucet sur *le gouvernement de François Ier dans ses rapports avec le Parlement de Paris* (1921), qui s'ouvre par un excellent aperçu sur les théories politiques en France au début du XVI^e siècle, ni l'article de M. Hauser sur les idées économiques de Calvin dans les *Mélanges Pirenne*.

Et, dans cette thèse de droit, pas la moindre allusion aux problèmes économiques, aux répercussions sociales de la législation genevoise! Pourtant la Bible en parle, et Calvin, pas plus que Viret qui en traite de façon savoureuse, n'a pu s'en désintéresser.

M. Chenevière a donc opté pour un plan systématique, qui est clair, et dont voici les grandes lignes: après une brève introduction théologique sur l'homme selon Calvin et les conséquences de la chute, la corruption des dons naturels, raison, volonté, jugement, il pose le problème du droit, en particulier le rôle de la raison dans son élaboration. A ce propos il nous donne un résumé, à la fois trop long et trop sommaire, des théories du droit naturel dans l'antiquité et au moyen-âge, d'après l'excellent travail de dom Lottin. Mieux eût valu, ce semble, partir de la critique que Calvin fait de ses devanciers. Puis vient le problème de l'Etat, dont Calvin défend la nécessité contre les attaques des Anabaptistes, au nom même de la Bible, « afin qu'il y ait quelque bride pour réprimer les appétits désordonnés du monde » (p. 126). Puis les fonctions du magistrat — ce mot désigne aussi bien le prince que les conseillers d'une ville libre —, et les formes du gouvernement, à l'égard desquelles Calvin est d'une surprenante indifférence, faudrait-il dire scepticisme ou pessimisme? « Certes, c'est vaine occupation aux hommes privés, lesquels n'ont nulle autorité d'ordonner les choses publiques, de disputer quel est le meilleur état de police » (p. 183). Personnellement, Calvin incline vers une aristocratie tempérée par le pouvoir du peuple, comme il l'a vue à Strasbourg et à Genève, mais il considère cela comme un privilège et non comme un droit naturel, dont d'autres pourraient se prévaloir. « C'est un don singulier qu'une telle liberté et, de fait, nous voyons qu'elle n'est point permise à tous » (p. 191). Enfin le peuple, ses devoirs, dont le premier est l'obéissance envers le magistrat, même indigne, puisque celui-ci est ordonné de Dieu. Une seule réserve à cette obéissance: le cas où le magistrat vient à commander quelque chose contre la loi de Dieu. Mais ici encore il ne s'agit que de résistance passive, non de révolte organisée et justifiée par une théorie des droits de conscience.

Nous n'entrerons pas dans le détail de ces chapitres, où M. Chenevière a consigné le résultat de ses lectures et où l'on trouvera de nombreuses citations de Calvin, tirées non seulement de l'*Institution*, mais aussi des commentaires et des sermons, dans cette langue savoureuse du XVI^e siècle

qui n'est pas toujours celle de Calvin lui-même. Il eût été nécessaire, parfois, pour la rigueur de la démonstration de partir du texte latin dont Calvin est indiscutablement l'auteur (voir par exemple la citation de l'*Institution* IV, 20, 31 sur ces « *populares magistratus* », que l'on traduit je ne sais pourquoi par « *magistrats inférieurs* » et où il est fait très nettement allusion aux trois ordres des Etats).

Mais nous tenons à souligner un point où M. Chenevière a vraiment fait œuvre d'historien et où son enquête sur les documents originaux a abouti à des conclusions nouvelles, qui paraissent sûres. C'est la question si souvent débattue de la codification des édits de Genève en 1543 et de la part que Calvin a prise à ce travail (p. 197—221). Henri Fazy soutenait que cette révision avait eu un caractère nettement aristocratique et que Calvin en était l'auteur responsable, Amédée Roget, au contraire, estimait que Calvin n'avait été là qu'un « simple rédacteur aux ordres du Conseil ». Or, M. Chenevière a retrouvé dans un manuscrit de Gotha (No. 404) quelques feuillets qui sont de la main de Calvin et qui sont des fragments d'avant-projets; il a montré en outre que plusieurs bourdons du texte officiel sont dûs au fait que le copiste n'a pas su lire l'écriture de Calvin; il a constaté enfin « que le texte des édits a été entièrement revu et corrigé en dernière lecture par Calvin lui-même » (p. 215).

La conclusion que M. Chenevière tire de ces remarques minutieuses, c'est que Calvin a joué un rôle prépondérant dans cette rédaction qui accentuait les droits des Conseils aux dépens de ceux du peuple réuni en Conseil général; c'est ensuite que cet acheminement vers un régime d'aristocratie tempéré répondait aux idées personnelles de Calvin, à sa conception du magistrat, ministre de Dieu et responsable devant son tribunal. « Ce n'est pas par hasard », écrit M. Chenevière, « que l'établissement de la réforme calvinienne a coïncidé avec un exercice de plus en plus strict et de plus en plus autoritaire du droit de punir du magistrat, avec une activité débordante de ce même magistrat dans le domaine de la législation sur les moeurs » (p. 220).

Ces pages suffisent à prouver les qualités d'historien de M. Chenevière¹. Puisse-t-il les déployer sans contrainte dans les études qu'il a entreprises sur les successeurs immédiats de Calvin. Le respect et l'admiration qu'il porte à l'œuvre du grand réformateur n'y perdront rien, bien au contraire.

L a u s a n n e.

Henri Meylan.

¹ Est-il permis de souhaiter plus d'exactitude encore dans les citations, qui ne sont pas toujours exemptes de bourdons: p. 163, 1. 2, lisez: « *fateor* », non « *factor* », « *intra quos* », non « *quo* », de même p. 170, note. Le mot « *poste* », p. 192, 1. 2, doit être muni d'un accent, il vient du latin « *potestatem* » et signifie pouvoir.

HANS NABHOLZ, *Zürichs höhere Schulen von der Reformation bis zur Gründung der Universität 1525—1833.* 1938. 164 Seiten.

Der regenerierte Kanton Zürich schuf 1832 ein Gesetz, das die gründliche Erneuerung seines Schulwesens auf allen Stufen, insbesondere die Umwandlung der Akademie in eine Universität, einleitete. Zürich beging das hundertjährige Gedächtnis dieser schöpferischen Tat mit einem dreibändigen Werk, das die Entwicklung seiner Schulen schildert. Im 3. Band, der den hohen Schulen gewidmet ist, entwirft Hans Nabholz ein Bild von den Vorfätern der Universität. Wenn er auch auf Quellenhinweise verzichtet, so fühlt man doch seiner Schrift die sichere Kenntnis des Stoffes an. Die wohlgeordnete und durchsichtige Darstellung wird von dem Gedanken getragen, daß Männer mehr für eine Schule bedeuten als Maßnahmen.

So dürftig ausgestattet auch Zwinglis Theologenschule, die Prophezei, 1525 ins Leben trat, so ging doch eine große Wirkung von ihr aus, weil der hohe Gang der Zeit, die freudige Hingabe und der freie Wettbewerb Lehrer und Schüler bewegten. Jeder war willkommen, der an der Erneuerung des Geistes und des Gewissens mitarbeitete, mochte er auch aus der Ferne stammen. Die Vorlesungen, die Lezgen, wurden zu einer engen Schaffensgemeinschaft der Zürcher Theologen. Wie es nicht anders möglich war, bezieht Nabholz auch die Vorstufe der Theologenschule, die Lateinschule, in die Betrachtung ein und zeigt die schwache Stelle auf, die Zwinglis großgedachte Gründung nicht gedeihen ließ. Zwingli hatte die Professoren dadurch sicher gestellt, daß sie mit den lebenslänglichen Pfründen des Chorherrenstiftes ausgestattet wurden. Wie aber der erste Schwung erlahmte und von Zwinglis großem Beispiel nur noch der Schatten übrig war, wurden die Pfründen von einem Versorgungstrieb erstrebt, der das Lehramt als Beigabe in Kauf nahm, und damit bildete sich eine unfruchtbare Beharrlichkeit aus, die Pfründen zu ersitzen, indem der Anwärter, unweigerlich ein Theologe, an der Unterstufe mit dem Fach begann, das gerade unbesetzt war, und über sprachlichen und theologischen Unterricht, wie es eben eintraf, bis zur freiwerdenden Pfründe aufrückte, womit er auf Lebzeiten geborgen war. Um den Wettbewerb den Stadtzürchern zu sichern, schloß man nicht nur die Landesfremden, sondern auch die eigenen Landleute von den Lehrstellen aus. Oft wandten sich die Behörden in Versuchen, die Nabholz eingehend schildert, gegen den Schlendrian, der den Schülern zur Qual wurde. Die Reformen mochten noch so klug sein, sie ermatteten am Beharren der unabsetzbaren Professoren, die das Gute zu ihrer Bequemlichkeit zu wenden verstanden. Der Humanismus verflüchtigte sich, das Glaubengut versteifte sich, die Verstandeskraft übte sich in der unergiebigen begrifflichen Aufspaltung der Lehrsätze und stieß 1675 mit der Consensusformel alles anders Geartete von sich, um dem Volk eine unantastbare Heilsversicherung zu geben.

Die Aufklärung vermochte wohl die strenge Dogmatik zu erweichen und zurückzudrängen, nicht aber den ermatteten Lehrbetrieb des Carolinums,

wie die hohe Schule im 18. Jahrhundert genannt wurde, zu beseelen. Selbst jener Vorstoß aus dem Vollen der Aufklärung, der vom ausgezeichneten Bürgermeister Johann Konrad Heidegger geführt wurde und die Reform von 1775 zeitigte, scheiterte an den lebenslänglichen Pfründen. Das war damals an andern hohen Schulen nicht viel anders, nur daß sich die Beharrlichkeit anderer Abwehrmittel bediente.

Es wirkt aber im Menschengeschlecht eine nicht näher zu ergründende Notwendigkeit der höheren geistigen Arbeit, die ihm seinen Rang gibt. Sie lebte auch in den Zeiten des Verfalls, da man die höchsten Fragen ohne die entsprechende innere Anstrengung mit Formeln bewältigen wollte. Darum leuchten immer wieder Namen aus dem Dunkel. Es gehört zum Anziehenden der Schrift, daß geistesgeschichtliche Exkurse mit biographischen Abrissen wechseln. Nabholz meint, den Zürcher Gelehrten habe das enzyklopädische Wissen, das Sammeln und Ordnen des Stoffes, nicht der geniale, schöpferische Zug geeignet, und stellt als Muster dafür den Universalgelehrten Konrad Gesner aus dem 16. Jahrhundert auf. Nicht minder entsprach der Polyhistor Johann Heinrich Hottinger dem Gelehrtenideal des 17. Jahrhunderts. Nabholz billigt immerhin dem Aufklärer Johann Jakob Bodmer ursprüngliche Genialität zu, und etwas von dieser Gabe spürt man auch bei dem Naturforscher Johann Jakob Scheuchzer und dem Juristen Ludwig Keller. Es ist aber überall so, daß das enzyklopädische Können bei weitem das genial schöpferische überwiegt.

Vieles blieb der persönlichen Anregung überlassen. Manchmal scheint es sogar, daß sich das Beste in die Privatvorlesungen zurückgezogen habe. Persönlicher Anregung verdanken auch neue Fächer ihre Aufnahme in den Lehrkreis. So wurde 1715 ein Lehrstuhl für vaterländische Geschichte aus einer Familienstiftung geschaffen, wie überhaupt ein leistungswilliges Mäzenatentum der hohen Schule trotz ihres Rückstandes entgegenkam. Neben der Theologie, die vorherrschte, ermöglichte der private Opfersinn Neugründungen, die zur Vorbildung der bürgerlichen Berufe dienten. So wurde 1782 das Medizinisch-chirurgische Institut von der Gesellschaft zum Schwarzen Garten, der Zunftgenossenschaft der Ärzte, gegründet und erhalten. Eine staatliche Schöpfung war 1806 das Politische Institut, eine Vorschule für Juristen und Staatsbeamte, an dem auch Hans Konrad Escher von der Linth lehrte. Die Voraussetzung war hier wie an der hohen Schule, daß der Kandidat den Abschluß seiner Studien im Ausland suchte, wozu reiche Stipendien aufforderten. Das alte Zürich vermochte den Bann der Ausschließlichkeit nicht zu überwinden. Erst 1814 wurde zum erstenmal seit 200 Jahren wieder ein Kandidat vom Land zum Pfarrer ordiniert.

Nabholz läßt helle Lichter auf Sitte und Lebensweise fallen. Der Unterricht begann um 6 Uhr morgens und schloß um 4 Uhr, weil die beiden Tagesmahlzeiten um 10 und 5 Uhr eingenommen wurden. Die Ferien waren ursprünglich auf 3 Wochen im Herbst bemessen. In den Hundstagen, aber nur dann, wurde zur Erfrischung eine Stunde Mathematik in der Woche

geboten. Die Zucht war streng, die Kleidung vorgeschrieben, der Ausgang geregelt, Spazieren verboten. Ein Recht auf Ermüdung wurde nicht anerkannt. Wo ein Berufener seine Zeit ausnützte, entstanden Werke von erstaunlicher Fülle und Vielseitigkeit. Es ist heute kaum faßlich, was alles Konrad Gesner und Johann Heinrich Hottinger, die beide früh starben, erarbeitet haben. Der Anstaltsstrenge setzten die Schüler einen stillen Widerstand entgegen, an dem manche Vorschrift scheiterte, zumal der gebotene Stoff den jugendlichen Drang eher abstieß als ermunterte. So wurde den Schülern vergeblich das Latein als Umgangssprache auferlegt; die Natur siegte und mit ihr die Muttersprache, trotzdem sie im Unterricht eine späte und dürftige Pflege fand.

Nabholz kommt dem Leser mit den Erleichterungen entgegen, die der bedachte Schriftsteller auch einem spröden Stoff abgewinnt. Seine Arbeit erlaubt eine rasche und ausgiebige Einsicht; sie bietet eine erfüllte Sinn Einheit und ergänzt unsere Kenntnis auch auf angrenzenden Gebieten.

B e r n .

R i c h a r d F e l l e r .

WALTER LÜTHI: *Die Haltung des Auslandes im zweiten Villmergerkrieg 1712.* Bd. 2 der «Basler Beiträge zur Geschichtswissenschaft», herausgegeben von E. BONJOUR, W. KAEGI und F. STAHELIN. Verlag Helbing & Lichtenhahn, Basel, 1938. 234 S.

Ursachen und Verlauf der aus den Toggenburgerwirren entstandenen und am Ausgang des spanischen Erbfolgekrieges 1712 sich zusätzenden Auseinandersetzung der protestantischen und katholischen Orte der Eidgenossenschaft, genannt der zweite Villmergerkrieg, sind schon wiederholt Gegenstand von Spezialuntersuchungen gewesen. So haben J. Hässig und A. Mantei Ursachen und Ablauf der Toggenburgerfrage geklärt, R. Feller, E. Bonjour u. a. m. haben das Verhältnis der Eidgenossenschaft zum Ausland während des spanischen Erbfolgekrieges untersucht, und im IV. Bd. seiner Geschichte der schweiz. Eidgenossenschaft hat uns Dierauer den Gesamtverlauf der Ereignisse in meisterlicher Darstellung geschenkt.

In seiner lebendigen und gutgeliederten Arbeit unternimmt es nun W a l t h e r L ü t h i, den Knäuel französischer, kaiserlicher und kurialer Intrigen zu entwirren, welche der französische Gesandte: Charles François Vintimille, Graf du Luc; der kaiserliche Vertreter: Franz Ehrenreich von und zu T r a u t m a n n s d o r f, sowie der päpstliche Nuntius: C a r a c c i o l i zwischen und hinter den schweizerischen Fronten, und oft genug auch gegen einander selbst, spannen.

Indem Lüthi neben dem gedruckten Material namentlich die G e s a n d t s c h a f t s b e r i c h t e und P r i v a t b r i e f e dieser hauptbeteiligten Drahtzieher sowie fernerstehender Mächte, wie z. B. England, Holland, Savoyen etc., einer eingehenden Analyse unterzieht, vermag er uns reizvolle, neue Einsichten zu vermitteln. In knappem Abriß zeichnet er einleitend die Schweiz und das Ausland vor dem Kriege, verfolgt dann die zwei ersten Kriegs-

monate 1712 bis zum Falle Badens, die nun folgenden Friedensvermittlungen von du Luc und die Gegenminen Caracciolis bis zum Wiederausbruch des Kampfes und zum Friedensschluß vom 11. August 1712 nach der Katastrophe der Fünförtischen bei Villmergen.

Diplomatische Aktenstücke, namentlich solche eines so verschlagenen und großsprecherischen Ränkeschmieds von der Art du Lucs ein deutig auszuwerten, gehört zum Schwierigsten, selbst wenn man sie post eventum ausdeuten kann. Lüthi entgeht aber mit gesundem Urteil jeder zu weit gehenden Schlußfolgerung aus den du Luc'schen Tiraden und gelangt so zu einer sachlichen und überlegenen Wertung des gesamten Materials. Indem er geschickt Spieler und Gegenspieler in zeitlich wohlabgestuften Gruppen einander gegenüberstellt, weiß er den Leser immer wieder zu fesseln und ihn das Auf und Ab der Hoffnungen und Erwartungen, der Vorstöße und Enttäuschungen aller Hauptbeteiligten miterleben zu lassen. Hingewiesen sei namentlich auf die großartige Szene im Ratshaussaale zu Bern.

Nicht recht einzusehen ist, warum Lüthi nach so sorgfältiger Darstellung in einem «Schlußbetrachtung» betitelten V. Kapitel den ganzen Sachverlauf noch einmal S. 222 ff. einer Zusammenfassung (so müßte die Überschrift eigentlich lauten) unterzieht. Nicht ganz einverstanden kann ich mich auch erklären mit der S. 139 m. E. zu weit gehenden Parallelisierung der Zwölferereignisse mit den 1839—47 zum Sonderbundskriege führenden Vorgänge. Hier ist doch eigentlich die obrigkeitliche Führung von Anbeginn maßgebend, während 1712 die Regierungshäupter der Fünförtischen vielfach versagt haben, oder, genauer betrachtet, die politischen und militärischen Realitäten richtiger eingeschätzt haben als das von Caraccioli zu blindem Fanatismus aufgepeitschte und gegen die Obrigkeit revolutionierende Volk.

Das mindert aber keineswegs den höchst erfreulichen Gesamteindruck der fachwissenschaftlich wie formal vorzüglichen Arbeit, welche auch im Hinblick auf das propagandistische Getue unserer Tage mutatis mutandis eigentlichen Gegenwartswert besitzt, überdies auch die Basler Beiträge ehrenvoll fortsetzt.

Basel.

Albert Matzinger.

(Joh. Caspar) Lavaters Jugend, von ihm selbst erzählt. Mit Erläuterungen herausgegeben von OSKAR FARNER. Illustrationen nach Originalen in der Zentralbibliothek und Umschlagzeichnung von E. Heer nach einem Stich aus dem Jahre 1783. Zwingli-Verlag, Zürich, 1939. (Zwingli-Bücherei. 3. — Quellen und Studien zur Geschichte der helvetischen Kirche. 8.)

Lavater, der wenig ältere Zeitgenosse und Freund Pestalozzis und Goethes, hat auf seine Mitwelt eine, gelegentlich zwiespältige, aber immer starke Wirkung ausgeübt. Als Pfarrer um seine Mitmenschen innig bemüht, wie sein riesiger Briefwechsel noch beweist, hat er durch einen umfangreichen

Stoß schriftstellerischer Werke erstaunlich weiträumig gewirkt; von den Vaterlandsliedern der helvetischen Gesellschaft bis zu okkultistisch angehauchten Werken erstreckt sich der Bereich seiner Feder. Man hat ihn mit einem Recht den Kirchenvater des XVIII. Jahrhunderts genannt; vielen schien er würdig, dem Genius Goethe den Dichterkranz streitig zu machen. Lavaters Ruhm, durch seine Hinneigung zu Schwärmerei umstritten, hat freilich dem kritischen Sinn der Folgezeit nicht ganz standgehalten, sodaß sein Name teilweise der Vergessenheit anheimfiel.

Es ist das Verdienst des bekannten Kirchenhistorikers Oskar Farner, die Jugenderinnerungen Lavaters zum ersten Male zu veröffentlichen. Er ging damit über die Bedenken des Verfassers hinweg, der seine Memoiren nicht ediert sehen wollte, um keine darin genannten Mitlebenden zu kränken. Das wertvolle Dokument, von der Zentralbibliothek behütet, interessiert sowohl Historiker als Theologen. Als persönliches Werk zeigt es Lavaters Wesen in einer Weise, die dem Urteil des Hofrats Meiners entspricht: «Lavater gehört zu den wenigen Menschen, die ihr Inneres, besonders ihre Fehler, am wenigsten verstecken, und noch viel weniger sich bemühen, ihre Vorteile zur Schau zu legen.»

Über das Leben Lavaters erfahren wir wenig Neues aus seinen Memoiren, die ja auch nur bis zum 15. Altersjahr reichen. Dagegen haben die tief-schürfenden Anmerkungen des Herausgebers viel unbekannte Einzelheiten ans Licht gebracht über seine Familienangehörigen, seine Lehrer und Schulkameraden. Das Collegium humanitatis, ein Besuch Wielands in Zürich, der strafende Ludimoderator Ziegler sind ansprechende Jugenderlebnisse im Rahmen der Lokalgeschichte. Die Kleinstadt der Mitte des XVIII. Jahrhunderts wird in manchen Zügen deutlich.

Noch mehr als der Historiker gewinnt freilich der Psychologe und Kirchenhistoriker aus dem Buche. Es mutet modern an, wie Lavater in seinen mit 40 Jahren verfaßten Erinnerungen sich um die Eigenheit seiner Persönlichkeit kümmerte. Ein Phantasieleben, das zum Ungeheuren und Gewalttätigen wie zum Schwärmerischen neigt, ein reges Traumleben, eine Empfindsamkeit, die in Nerven Krisen verfallen kann, beschäftigen ihn stark. Andrerseits sucht er sich über seine Religionsgefühle klar zu werden, übt strenge eigene Seelenkritik, gibt sich Rechenschaft über Freundschaft und Lektüre. So wird in dem aufgeweckten Knaben der spätere Pfarrer erkennbar, der trotz einem Hang zu unkritischer Schwärmerei ein merkwürdiges Sensorium für Tiefenpsychologie und für Physiognomik hatte, und dessen tiefwirkende Persönlichkeit aus der Zürcher Geistesgeschichte des vorletzten Jahrhunderts nicht wegzudenken ist.

W i n t e r t h u r .

E m a n u e l D e j u n g .

PAUL WERNLE: *Der schweizerische Protestantismus in der Zeit der Helvetik, 1798—1803. Erster Teil: Der Aufstieg der Revolution in der Eidgenossenschaft.* Verlag Max Niehans, Zürich, 1938. 589 S.

Mit vorliegendem Werke kommt die Lebensarbeit Paul Wernles zu ihrem Abschluß. Wenn man weiß, unter welchen Hemmungen und in welchen Kämpfen mit der mehr und mehr fortschreitenden Krankheit der Verfasser mit seinem Stoff gerungen und ihn in seine Form gebannt hat, so kann man nicht anders als in aller Dankbarkeit seiner endlosen Energie zu gedenken, die es ihm ermöglicht hat, unter schwersten Bedingungen sein Werk zum Ziele zu führen. Es ist ein besonderes Glück Wernles gewesen, Mitarbeiter zu finden, die in selbstloser Arbeit und gründlichster Sachkenntnis dort zum Einsatz bereit standen, wo die erlahmenden Kräfte nicht mehr zu letzter Formgebung imstande waren. Wir nennen Dr. Hermann Escher, der bis zu seinem Hinscheid kräftig mitwirkte, Dr. A. Knittel, Prof. D. E. Staehelin, Prof. D. O. Farner und Dr. L. v. Muralt, deren Namen allein schon für sorgfältige und zuverlässige Bearbeitung bürgen dürften. Besonderen Dank verdient auch der Verlag Max Niehans in Zürich, der das Werk übernahm, nachdem die veränderte Zeitlage einen Wechsel im Verlag mit sich brachte.

Der vorliegende erste Teil umfaßt die Zeit von 1798 bis ca. 1800 und spiegelt in seinem Aufbau die ungeheure geistige Mannigfaltigkeit und auch Verworrenheit jener Jahre wieder. Das Hereinbrechen geistiger Prinzipien, die keineswegs dem schweizerischen Wesen convergent waren, bringt es wohl dazu, daß es zu einer weitgehenden Vernichtung des Bestehenden, in unsrem Falle des orthodoxen Staatskirchentums, kam, nicht aber zu einer tiefergehenden Assimilation der stets als wesensfremd empfundenen jacobinischen Theorien. Es ist nicht ohne Interesse zu sehen, wie sehr sowohl der föderalistische Aufbau unseres Landes sich gegen geistige Vereinheitlichung wehrt, als auch wie kräftig je und je die Reaktionen gegen eine integrale Übernahme fremden Gutes sich auswirkten. Dies mußte dazu führen, daß das Ringen mit dem Neuen und das Suchen nach Eigenem oder doch nach tragbarer Form neuerer Erkenntnisse ihren Ausdruck in einer verwirrenden Vielfältigkeit der Gestaltungen fand. In diese Fülle der Möglichkeiten auf einem besonderen Gebiete Klarheit und Übersicht gebracht zu haben, ist gewiß ein Hauptverdienst der Wernleschen Arbeit.

Zunächst wird uns das Einbrechen revolutionären Geistes und Wesens in die verschiedenen Orte vorgeführt: in Basel, wo Peter Ochs eine sehr positive Würdigung zuteil wird, in Zürich, wo Hess und Lavater im Vordergrund stehen, in Schaffhausen, das sich mehr an Basel anlehnt, in Bern, in der Westschweiz, wo Genf sein Consistoire erhalten kann, wenn auch unter Verzicht auf dessen Befugnisse auf dem Boden der Kirchenzucht, im Waadtlande, wo es zu einer bemerkenswerten Synthese zwischen dem neuen Wesen und christlicher Überzeugung kommt. Und inmitten dieses gewaltigen Geschehens stehen deutlich hervortretend die Gestalten der geistigen und politischen Führer der Zeit, vor allem gesehen in ihrem ablehnenden Verhältnis

zum bisherigen Christentum und Kirchentum, in all ihren so mannigfaltigen Möglichkeiten, denen ein froher Glaube an Fortschritt und werdendes Reich göttlicher Zwecke zugrunde liegt. Es sei, um aus der großen Fülle zwei Namen herauszugreifen, erinnert an Stapfer und Lavater, der eine als Vertreter eines liberalen Staatskirchentums, der andre mit allem Bewußtsein die unumschränkte Freiheit alles religiösen Seins vom Staate und damit auch die Freiheit der Kirche von staatlicher Vorherrschaft fordernd. In den Kampf um diese Probleme läßt uns Wernle mit solcher Lebendigkeit hineinschauen, daß manchesmal die Grenze von Vergangenheit und Gegenwart fast verwischt ist und der Leser staunend die Aktualität dieser Ausführungen erkennt.

Es müßte der Vollständigkeit halber geredet werden von der ganzen Fülle wogenden und um Sein und Wirklichkeit ringenden geistigen Werdens, wie es seinen Ausdruck fand in den zahllosen Gesetzesentwürfen zu den verschiedensten Fragen und Gebieten, beginnend mit der damals schon als brennend empfundenen Judenfrage, oder mit dem Wirtshausgesetz und weiterfahrend mit den Arbeiten zur Ausgestaltung des schweizerischen Rechtes, nicht zu vergessen vor allem auch die umfassenden Anstrengungen zu einer Umgestaltung des schweizerischen Erziehungswesens, die getragen sind von der Hochflut pädagogischen Werdens und Gestaltens. Von all diesen Linien der Entwicklung wird uns ein äußerst lebendiges und farbenfreudiges Bild gegeben an Hand eines fast unübersehbaren und doch bis ins kleinste gebändigten Détailmaterials, das in erstaunlicher Deutlichkeit die großen Linien immer wieder hervortreten läßt.

Alles in allem: ein Werk, das für unsre schweizerische Geschichtsforschung eine seltene Bereicherung bedeutet, das aber darüber hinaus für das Verständnis aktueller Probleme aus dem Gebiete der Philosophie wie der Pädagogik, der Politik wie des Kirchentums unsres Landes notwendige Grundlagen und Ausgangspunkte bietet.

Neuallschwil.

J. Schweizer.

GUSTAVE DOLT: *Journal d'un artiste à Paris*. Ecrit par Maurice A. Alméras.
1824. Genève, A. Jullien, éditeur, 1938. 248 pages in 8°.

En ouvrant ce volumne qui semble, d'après le titre, être l'œuvre de Mr. Dolt, on constate qu'il s'agit de lettres d'Alméras auxquelles Mr. Dolt a ajouté quelques notes et une brève préface.

Mr. Gustave Dolt publie en effet intégralement le journal (sous forme de lettres) d'une peintre genevois peu connu qui séjourna quelques semaines à Paris, en 1824. A quelle tendance artistique se rattachait Alméras et quelle était la valeur de sa peinture? Mr. Dolt ne nous le dit pas dans son introduction et nous le regrettons car ces renseignements indispensables nous auraient permis de nous intéresser davantage aux jugements de l'artiste.

Psychologue et observateur, Alméras conte dans les moindres détails l'emploi de son temps à Paris: il visite les expositions, va au théâtre et fait

la connaissance de quelques peintres; il est aussi reçu dans plusieurs familles aristocratiques dans lesquelles il est de bon ton de s'intéresser aux arts, et où chacun possède son propre album d'aquarelles.

Cependant, parmi tant de récits circonstanciés, les ennui et les fatigues de la vie parisienne tiennent une beaucoup plus grande place que les impressions laissées par les incomparables ressources artistiques de la capitale, Almérás se plaint sans cesse de la boue des pavés et ne fait que des remarques insignifiantes sur les œuvres des peintres contemporains. J'ai cherché en vain ces « idées originales » annoncées dans la préface, et trouve que les réactions d'Almérás à Paris sont beaucoup plus celles d'un Genevois casanier, dépayssé hors de son cadre austère, que celles d'un artiste avide de beauté et de renouvellement.

Dans ses lettres comme dans sa peinture, Almérás ne fait pas preuve de beaucoup de personnalité, et je ne crois pas que ce journal soit d'un grand intérêt pour les peintres; il trace, par contre, une esquisse assez colorée de la vie de société à Paris, au début du XIX^e siècle.

Genève.

Line Montandon.

MARGHERITA MAUERHOFER, *Les rapports italo-suisses pendant la première guerre d'indépendance italienne.* (Extrait de la « Rassegna Storica del Risorgimento », fascicule XII, décembre 1938, 32 pages.)

Cette brochure nous apporte des renseignements intéressants sur l'attitude du Gouvernement Fédéral au cours des années troublées de 1848 et de 1849, en nous montrant un aspect particulier des difficultés qu'il eut à surmonter. Je ne ferai pas un résumé de ce travail, que sa brièveté permet de lire rapidement, mais je dégagerai un ou deux points en rapport avec l'actualité.

Si d'une part, du fait de l'intervention sarde et par les aspirations patriotiques des Italiens, cette guerre avait le caractère d'un conflit international, elle fut aussi, par la révolution de Milan, une insurrection contre une autorité établie. Et nous voyons que si le Gouvernement suisse, malgré la demande naïve de la Sardaigne, qui s'attendait à pouvoir conclure avec la Confédération helvétique une alliance offensive et défensive, maintint avec rigueur sa neutralité, il n'interdit pas aux citoyens de fournir des armes, ce que firent des industriels de Genève, de Lausanne et de Berne, non plus que les engagements volontaires. Nous observons donc, depuis le milieu du XIX^{me} siècle, une heureuse évolution vers la neutralité intégrale.

D'autre part, le problème des réfugiés politiques eut à ce moment une grande importance. La Suisse fut généreuse, et ce n'est qu'après que les internés eurent manifestement violé les lois de l'hospitalité, une première fois en s'emparant d'un bateau de commerce tessinois, à une autre occasion en organisant un coup de main dans la Valteline, que les autorités fédérales prirent des mesures de sécurité. Le 16 août 1848, avant même que le général Radetski lui eût envoyé une note pour demander l'expulsion des fugitifs

lombards « qui travaillent à troubler l'ordre des provinces lombardes » (page 10), le Gouvernement helvétique avait fait des démarches pour rendre possible le retour des insurgés dans leur patrie. Mais ce n'est que le 12 août 1849 qu'un décret du général Radetski permit le renvoi des réfugiés sans qu'il en résultât de danger pour eux. En attendant cette mesure, ils furent acheminés sur Genève, où ils restèrent, sans donner lieu à aucune plainte, jusqu'à l'amnistie, la France et la Sardaigne ayant refusé de les recevoir.

Mazzini fonda à Lausanne deux journaux, l'« *Italia del popolo* » et la revue hebdomadaire « *L'alliance des peuples* », qui parurent pendant environ deux ans, et qui restèrent toujours dans les limites imposées par l'hospitalité.

Ainsi donc, la brochure de Mademoiselle Mauerhofer nous intéresse, tout d'abord parce qu'elle nous montre l'évolution de la politique suisse en matière de neutralité, ensuite parce qu'elle nous met en face d'un problème qui est redevenu l'un des plus ardus de l'heure actuelle.

Genève.

Pierre Burnand.

FRIEDR PIETH, *Übersicht über die Geschichte der Geschichtsforschenden und historisch-antiquarischen Gesellschaft von Graubünden 1826—1938. Mit statutarischen Beilagen und statistischen Zusammenstellungen über ihre Wirksamkeit und ihren Bestand.* Chur 1938.

Im Jahre 1926 feierte die historisch-antiquarische Gesellschaft des Kantons Graubünden ihr hundertjähriges Bestehen, doch galt die damals erschienene Festschrift nicht der Darstellung ihrer Entwicklung und ihrer Tätigkeit in dieser Zeit, sondern dem Andenken des verdienten Bündner Geschichtsforschers Joh. Ulr. v. Salis-Seewis. Jetzt hat Prof. Dr. Pieth, der die Gesellschaft seit einem Dutzend Jahren in verdienstvoller Weise leitet, auch deren Geschichte eine Übersicht bis zum Jahre 1938 gewidmet. Diese Übersicht ist im letzten Jahresbericht der Gesellschaft erschienen und liegt nun auch im Separatdruck vor.

Trotz des bescheidenen Umfangs von bloß 74 Seiten ist es dem Verfasser gelungen, uns einen guten Einblick in die Entwicklung und die Tätigkeit der Gesellschaft auf historischem Gebiet während der behandelten 112 Jahre zu verschaffen. Wie schon der Titel andeutet, ging der historisch-antiquarischen Gesellschaft die von 1826—1870 bestehende « *Geschichtsforschende Gesellschaft* » voraus. Erst als 1870 eine Verschmelzung der damals bestehenden « *Antiquarischen Gesellschaft* » und des « *Literarischen Vereins* » mit ihr gelungen war, nahm sie den neuen umfassenderen Namen an. Unter ihm hat sie seither alle Bestrebungen des weiten Kantons auf historischem und antiquarischem Gebiet in führender Weise gefördert. Auf historischem Gebiet geschah dies hauptsächlich durch Veranstaltung von Vorträgen und Veröffentlichung wissenschaftlicher Arbeiten, die vornehmlich in ihren Jahresberichten erschienen, sowie durch die Fürsorge für das Archivwesen des

Kantons, auf antiquarischem Gebiet vor allem durch den verständnisvollen Ausbau des 1870 ins Leben gerufenen rätischen Museums.

Den Hauptteil der Arbeit machen die Beilagen aus. Sie gewähren uns den besten Einblick in die Organisation, die Tätigkeit und die Entwicklung der Gesellschaft. Neben den Statuten der Gesellschaften von 1826 und 1871 mag den Leser vor allem die lange Reihe von gehaltenen Vorträgen, ebenso die stattliche Liste der aus ihrem Kreise hervorgegangenen Arbeiten interessieren. Auch die Beilagen zur Förderung des Archivwesens, der Kantonsbibliothek und des Museums geben willkommenen Aufschluß über die wichtigsten Marksteine dieser Zweige ihrer Bestrebungen. Über die Entwicklung der Gesellschaft orientiert am besten das Mitgliederverzeichnis, das 1872 total 48 Mitglieder umfaßt, während es 1938 deren 435 zählt. Die Gesellschaft ist damit zu einer der zahlreichsten kantonalen Gesellschaften dieser Art angewachsen. Wer sich für die Namen der Vorstandsmitglieder, ebenso der Finanzen der Gesellschaft und ihre geselligen Anlässe interessiert, findet in den statistischen Zusammenstellungen ebenfalls voll befriedigenden Aufschluß. So darf diese Arbeit Prof. Pieths als eine willkommene, alles Wesentliche enthaltende Zusammenfassung der Tätigkeit der bündnerischen historisch-antiquarischen Gesellschaft gewertet werden und wird als solche sicher auch zahlreiche Leser finden.

Chur.

Paul Gillardon.

600 Jahre Holzversorgung und Forstverwaltung der Stadt Zürich. Herausgegeben vom Stadtforstamt Zürich. II. Heft (vorläufig einzig erschienenes) : *Holzversorgung und Forstverwaltung im 19. und 20. Jahrhundert.* Bearbeitet von H. GROSSMANN, E. KREBS, K. RITZLER, L. WEISZ. IV und 152 S. Mit Tafeln und Tabellen. Zürich 1938.

Weit seltener als etwa Rechtsgelehrte und Theologen finden Forstleute Lust und Zeit zu geschichtlichen Nachforschungen. Die vorwiegend technische Ausbildung tritt hindernd hinzu; anderseits merkt der Fachmann, wie mühsam forstliche Hauptbegriffe selbst von Historikern vom Rang etwa eines Merz und Rennefahrt erarbeitet werden mußten. Wahre Probleme stecken z. B. im urkundlich sehr früh (Hauterive, Frienisberg u. a.) erscheinenden Wort « Joux noires »; ja selbst ein so gebräuchliches Wort wie « Hochwald » kann zu verfehlten Deutungen führen. Umso willkommener ist die Verbindung des Forstingenieurs mit dem Geschichtsforscher in einer Person; wenigstens zwei der vier Verfasser erfüllen diese Anforderung. Aber auch Krebs mit seinen Beiträgen über die Brennstoffversorgung im Weltkrieg und in der Nachkriegszeit und die Bewirtschaftung der Stadtwaldungen seit 1875, sowie Ritzler mit seiner Behandlung einstiger und jetziger Jagd usw. geben quellenmäßig wohl belegte, im Volk den Sinn für geschichtliche Betrachtung weckende Darstellungen. Man vernimmt z. B., daß in den Kämpfen der Franzosen mit Österreichern und Russen 1799 große Gebiete auf dem Zürichberg zur Herstellung von Schanzen und Verhauen fast kahlgeschlagen wurden.

Ein reiches, auch orts- und wirtschaftsgeschichtliches Material verwerten die Forsthistoriker und Forstingenieure Weisz und Grossmann. Beide arbeiten hier auf ihrem eigensten Gebiet. Die Holzversorgung Zürichs zeigt starken Wechsel: es sei bloß an Stichworte wie Trift des Schwyzersholzes, an das gefährliche Experiment der Pyrotechnischen Gesellschaft, das Aufhören der Flößerei beim Bau der Eisenbahnen, das Aufkommen von Ersatzstoffen, die Rationierung der Brennstoffe während der Kriegsjahre erinnert. Weisz gibt eine Entwicklung des städtischen Waldbesitzes seit 1803 und untersucht auch die Servitutenablösungen, die Höhe der Kaufsummen, die Auswirkung der ersten Eingemeindung. Eine noch reichere geschichtliche Ausbeute wird vom vorbereiteten I. Heft zu erwarten sein, in dem Weisz die Holzversorgung im alten Zürich behandelt. Dann wird sich noch besser zeigen, was Stadtrat Stirnemann in seinem Geleitwort zur wertvollen und vortrefflich ausgestatteten Monographie sagt: « Die Entwicklung eines Gemeinwesens wirkt sich auch in der Geschichte seines Waldes aus. »

Kilchberg b. Zch.

Karl Alfons Meyer.